

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis PONCET

L'âme du Vieux-Pays

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1934, tome 33, p. 206-215

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# L'AME DU VIEUX PAYS

causerie donnée à Radio-Lausanne  
par M. le Chanoine Louis Poncet,  
à l'occasion de la Fête valaisanne  
des vendanges 1934

Mesdames,  
Mesdemoiselles,  
Messieurs,

Vieux Valais, tout est grand chez toi, rude et nerveux : pays, bêtes et gens. Terre de passion et de lutte, où cet équilibre n'est jamais obtenu entre la montagne, la plaine et le fleuve, qui fait les paysages calmes aux mols contours estompés dans la brume, et sceptiques les cœurs en sécurité sur un sol qui procure sans à-coup le bien-être matériel. Tu ressembles à un champ clos réservé aux luttes sans cesse renaissantes entre les forces mystérieuses du Ciel et celles non moins mystérieuses de la terre, entre Dieu et le diable. On voit très bien celui-ci, comme au livre de Job, demandant à l'Eternel la permission de faire chez toi ses expériences. Il lui arrive d'y remporter des victoires apparentes, comme l'attestent les corps des six mille guerriers Thébéens étendus dans la plaine de Vérolliez, mais aussi d'y enregistrer certaines défaites cuisantes : témoin l'issue de ses démêlés avec Théodule ou Bernard de Menthon. Les vieilles légendes, qui expliquent souvent mieux les choses que l'histoire officielle ou la géologie, n'ont sans doute pas tort quand elles racontent comment s'est formé ton sol déchiqueté, vrai paysage d'apocalypse, avec ses forteresses hallucinantes de granit, minées sans cesse à leur base par des torrents qui hurlent au fond de gorges impénétrables ; avec ses scies qui se brisent et chevauchent sur un ciel d'encre, et ses déserts de glace, plus traîtres, plus meurtriers aussi que les déserts de sable. Elles nous racontent, ces légendes, des batailles épiques entre Dieu, la Vierge,

les Saints, d'une part, et les démons, de l'autre, avec leur séquelle de vieilles divinités païennes, Jupiter, Bacchus, faunes et sylphides. Et l'on voit les vaincus, dans leur fuite éperdue, jongler avec des rocs, remuer, en un vain espoir de vengeance, des pans entiers de montagne, et promener, au travers des alpages, jusque dans les vignes du coteau, des torrents dévastateurs.

Est-il étonnant, après cela, que l'on cherche inutilement sur ton sol un horizon paisible sur lequel puisse mourir en paix le soleil fatigué après une rude journée. Il apparaît chez toi tout d'un coup, là, derrière une dent, et disparaît de même. C'est pourquoi tu es en même temps pays du Nord et pays du Midi. Au zénith, il est plus chaud qu'en Lombardie ; mais il se cache vite et le revers de la montagne, il ne fait que l'effleurer. Voilà ce qui fait le bouquet de tes vins et leur donne cet accent bien à eux que n'ont point les plants qui jamais ne reçoivent le cinglant baiser du gel. L'accent de tes gens, lui non plus, n'échappe point à la même influence ; il est sonore comme celui de Provence, mais avec un rien de lourdeur qui sent le nord.

Ton visage souvent manque de douceur. C'est un masque tragique qui ne convient pas à l'idylle. Tu as été sculpté par la Providence pour servir de cadre à de sombres drames. L'Histoire, du reste, ne te les a pas ménagés. C'est à Octodure l'écrasement des légions romaines par les montagnards Véragres. C'est à Agaune le sanglant holocauste du Primicier Maurice et de ses légionnaires. C'est à Agaune encore que se joue en partie et se dénoue par la trahison le drame eschylien qui coûta la vie à Sigismond, roi de Bourgogne, à sa femme et à ses enfants. Et comme elles se détachent bien sur Valère et Tourbillon les silhouettes des barons féodaux, maîtres en estocades. Puis voici, les dominant tous, le Cardinal au profil de rapace sous sa barrette rouge, mais aux grands yeux doux et rêveurs : Matthieu Schinner. Pâtre de chèvres ; étudiant pauvre ; chanoine puis évêque de Sion ; cardinal de la Sainte Eglise romaine ; chef de parti ; général d'armée ; un temps arbitre des destinées de l'Europe ; batailleur inlassable, violent et vindicatif ; gardant sous la pourpre à sa terre natale un amour passionné ; il résume en lui toutes les vertus et tous les défauts de la race. Chez ce prélat de la Renaissance apparaissent déjà tous les traits marquants qui

forment encore à l'heure actuelle le fond du caractère valaisan.

Le jeune berger de Mühlbach connut dans sa jeunesse cette rude vie des montagnards, qui demeure celle de la grande partie des habitants du pays. Les ancêtres ont conquis sur la forêt, sur le pierrier, un coin de terre. Chacun, si pauvre soit-il, a le sien ; mais il faut le garder et le faire produire. C'est cela qui est dur ! A chaque printemps, les « murets » qui retiennent le sol doivent être consolidés, sinon rebâties. Il faut avec patience reporter vers le sommet du champ la précieuse terre, qui a dévalé sous l'action de la pluie et de la neige. Le labour est pénible qui se fait à la main, sans charrue. Il n'est point non plus agréable de porter le fumier sur le dos, dans des hottes. Puis, les plantes sont longues à pousser. Il fait froid à la montagne jusqu'en juin, aussi les jardins connaissent-ils souvent les gelées ou les pluies froides qui anéantissent tout espoir de récolte. Mais, quand ils réussissent, ah ! parlez-moi de ces légumes et de ces fruits de la montagne. Ils vous ont un fumet que vous chercheriez en vain dans ceux de la plaine.

En été, le montagnard accorde peu au sommeil. Il est nécessaire que l'on se hâte, si l'on veut achever ses foins avant le 15 août. C'est qu'il en faut du temps pour faucher l'herbe dans ces prés minuscules, que le hasard et la multiplicité des partages ont disséminés aux quatre coins de la commune ; et pour retourner le foin jusqu'à ce qu'il soit bien sec ; et pour l'entasser dans les grandes serpillières et l'emporter ensuite jusqu'au « mazot » qui sert de grange. Ils pèsent lourdement à la nuque et au dos les « voyages », comme on dit. Aussi, n'est-il pas étonnant que les vieux et les vieilles soient tout courbés et que l'on ait, dans le pays, cette démarche lente et lourde qui assure le pas le long des pentes abruptes.

Dans maint village, ces prairies, il faut les arroser, car le soleil est ardent ; la terre meuble, qui laisse fuir l'eau ; et la pluie rare. L'eau du bisse ne vous est donnée qu'avec parcimonie, — ce peut être au milieu de la nuit. On se hâte pour en mettre partout et le plus possible. Sans compter que parfois elle vous joue de mauvais tours. Ou bien elle est trop froide ; ou bien encore elle s'infiltré sous la mince couche de terre arable et vous fait de ces poches

qui mettent brusquement à jour le roc nu, si vous ne les crevez rapidement, à grands coups de hache.

Et avec le bétail, en faut-il des cérémonies ! Un mois ici ; dix jours plus bas ; puis de nouveau ailleurs pour manger sur place la provision de fourrage que l'on a serrée, parce que le village était trop éloigné, dans un vieux « raccard » tout noirci par le soleil et la pluie, et accroché, tant bien que mal, sur une minuscule étable.

Oh ! je ne dis pas que la montagne ne cause que peine. Quand vient l'automne, on n'est pas mécontent d'enfermer dans sa cave ces incomparables petits fromages, descendus lors de la « désalpe » et qui fleurent bon les merveilleuses herbes des hautes pâtures. Ces petits fromages qui vous donnent des « raclettes » ou des fondues, pour lesquelles le meilleur des chrétiens ferait, sans trop rechigner, quelques heures de purgatoire. Et quand on fait « boucherie », à la Toussaint, il n'est pas déplaisant de suspendre dans la cuisine ces longues théories de saucisses et ces beaux quartiers, qui, séchés et convenablement soumis à la fumée du genièvre, donneront cette viande noire, qui se coupe en menues tranches et vous a une saveur extraordinaire.

Avoue-le, montagnard, ton coin de terre, s'il ne t'enrichit pas, du moins, il te nourrit tant bien que mal, ce qui est quelque chose, à l'heure actuelle. Et avoue aussi que, si l'on est pauvre chez toi, on n'y connaît du moins pas la famine et l'atroce misère des grandes cités.

Et puis, tout bon Valaisan qui se respecte, même s'il a son gîte très haut placé, possède dans la vallée quelques parchets de vigne. Il peine dur parfois sur ces coteaux brûlés du soleil, et les semaines passées au « mazot » comptent double. Mais quand les tonneaux sont pleins et que l'on n'a pas à regretter le vin que l'on verse aux amis, comme elles sont agréables ces veillées et ces parties de cave, qui occupent les longues soirées d'hiver.

Il commence vite, chez nous, l'hiver, et dure. On n'a pas grand'chose à faire. Mais le peu qu'on a c'est du travail pénible et rude, croyez-moi. On risque bien souvent sa vie, quand on dévale dans les ravines les bois d'affouage ou que l'on traverse en ski les couloirs d'avalanche, avec dans des hottes les colis de la poste, parce que le train ne marche plus et que les chemins ne sont pas ouverts. Et même que parfois on n'est pas sûr de sa maison, car, hormis la

femme, rien n'est plus capricieux que l'avalanche. Il ne fait pas bon alors être malade, les médecins ne montant pas volontiers dans quatre pieds de neige. Et s'il faut descendre en ville le patient pour une intervention urgente, je vous laisse imaginer l'aventure !

Mais que nous voilà loin de Schinner, me direz-vous. Eh ! peut-être pas si loin que vous pensez. Le génie du grand Cardinal, son extraordinaire destinée se comprennent mieux et s'expliquent, en partie, quand on sait à quelle rude école il fut formé. Comme son frère, le montagnard valaisan, qui fait volontiers des projets et n'est pas ébloui par les biens matériels, parce qu'il a peu de choses en propre et qu'il demeure sur une terre où tout est grand, mais où tout doit être conquis de haute lutte, Schinner fut un idéaliste ; un rêveur, si vous voulez. Entre le rêve de l'homme qui n'a rien et projette de construire un grand hôtel, avec un téléphérique, pour faire, de son bout de village perché sur un roc, une station en vogue, et celui du chef de quelques reîtres, qui rêve de bouleverser la politique européenne avec des moyens disproportionnés au but à atteindre, il n'y a qu'une question d'échelle : le rêve est aussi fou. Mais, qu'importe, le Valaisan a reçu avec le sang le goût du risque, de l'aventure, de la bataille. Et ce qui est remarquable, — car la fortune sourit aux audacieux — c'est que souvent il réussit par sa ténacité, là où d'autres se seraient cent fois découragés. Je pense en disant cela aux victoires splendides remportées sur le Rhône, qui font de la plaine, chaque année davantage, un grand et magnifique verger ; je pense aussi à cet effort colossal qui a créé l'hôtellerie valaisanne et la maintient vivante malgré de longues années de crise.

Avouons-le cependant, ce goût de l'aventure, de la bataille, pousse parfois le Valaisan à des entreprises hasardeuses ; le rend querelleur et vindicatif. Comme le grand Schinner, il aime les coups, et gare à ceux qui le contredisent ! Le diable connaît le point faible de son homme et il sait que sa colère attisée par le vin est terrible. Aussi ne se fait-il pas faute de déclencher ce ressort quand il veut semer dans le peuple son ivraie de chicane et de haine. On se bat dur, parfois, dans nos villages, il faut le reconnaître. Enfin le goût du risque entraînant d'ordinaire à sa suite le goût du jeu, l'habitant du vieux pays

n'échappe pas à cette loi. Il est joueur, c'est vrai, joueur passionné dès l'enfance. Quand vous faites une partie avec lui, ne badinez pas : le jeu est affaire sérieuse. Il est des villages où, il n'y a pas très longtemps, on jouait jusqu'à son bétail, jusqu'à sa maison. Depuis que les affaires vont moins, on se corrige un peu ; mais, au fond, le goût reste. Demandez si j'exagère à ceux qui ont assisté déjà à un de ces extraordinaires lotos de village, où les bambins et les vieilles paysannes n'apportent pas moins d'ardeur que les hommes.

Schinner mourut pauvre, comme se doit un bon Valaisan ; car l'avarice ni l'économie ne sont vice ou vertu du pays. L'argent, on le recherche parfois avec âpreté, parce qu'on en a besoin et qu'il en faut pour vivre. Mais ceux qui thésaurisent sont infime minorité. Rien n'est moins valaisan que le bas de laine. Les fortunes sont rares dans le pays, et celles qui s'y font par hasard, je vous garantis que les enfants se chargent de les dissiper sans retard. Car on est hospitalier et généreux, volontiers magnifique. Plus d'un parmi nos contemporains, serait capable de refaire le geste splendide du légat pontifical traitant princièrement la pauvre femme, qui lui avait donné l'hospitalité au temps de ses études, en la ville de Berne. Des dettes, ah ! ça oui on en a, je vous assure. Mais, une bonne dette ne tue pas son homme et l'on a assez d'une vie pour la payer. Et puis, si l'on n'y parvient pas,... il faut bien laisser quelque chose aux enfants.

Si un Valaisan de race s'entend peu aux affaires, par contre il s'entend aux procès. Aussi les avocats ne chôment-ils point et plus d'un fait-il fortune, car, à côté des procès ordinaires, il y a aussi les procès politiques.

Comme Schinner dans ses démêlés avec Georges Supersaxo, on veut avoir le dernier mot et, dût-on y laisser jusqu'à sa chemise, on épuisera toutes les instances. La politique, voilà le moteur profond de la vie valaisanne. Elle n'est pas encore submergée par l'économique et reste la grande lutte autour des principes et des hommes. Chacun a là-dessus ses idées bien arrêtées. De père en fils on suit une ligne. Il est rare qu'on en change. On est pour un homme politique ou contre lui, et, si l'on est contre, je vous garantis qu'on ne le ménagera pas. En temps d'élections, le pays tout entier fait une longue fièvre ; les femmes

même sont souvent les plus enragées. Le jour du scrutin, il n'est pas question d'autre chose et la lutte autour de l'urne remplace avantageusement le théâtre, le cinéma ou les manifestations sportives. On est fort divisé par les questions politiques, mais au fond ce qui pousse et anime les partis adverses, c'est l'amour du pays différemment entendu. Qu'on l'attaque ce pays : il n'y aura plus que des Valaisans.

Mais revenons à Schinner. Ses historiens nous disent qu'il fut un humaniste, amis des lettres anciennes, protecteur d'Érasme. Le Valaisan lettré est aussi un humaniste. Il a reçu dans les collèges du canton cette vieille formation classique, que l'on eut la sagesse de ne point sacrifier à l'engouement exagéré d'une époque pour les sciences dites exactes. De cette formation première, il garde le goût des lettres et des idées générales. Aussi n'est-il pas rare de trouver dans nos petites villes, et même dans nos villages, des gens qui lisent beaucoup, se tiennent au courant de la production littéraire contemporaine et, ce qui ne gêne rien, écrivent fort bien leur langue maternelle.

De ce goût pour les lettres, il faut rapprocher l'intérêt profond que le peuple a gardé au théâtre. Le cinéma ne réussit pas en Valais. J'en veux pour preuve les difficultés énormes que rencontrent les directeurs à remplir leurs salles et le fait que les établissements de ce genre changent sans cesse de mains. Mais, que l'on parle de théâtre, de ce bon vieux théâtre populaire, dont le goût est parfois douteux mais qui est toujours vivant dans son interprétation, et aussitôt la foule accourt. Il n'est pas jusqu'au plus petit village qui n'ait de temps à autre sa « grande représentation ». N'y a-t-il pas en cela un bon point à marquer en faveur de la santé spirituelle d'un peuple ?

Cette santé spirituelle que le Valais a su si bien garder, il la doit en grande partie à la foi de ses ancêtres pieusement conservée. Comment parler de l'âme du « Vieux Pays » si l'on ne parle de sa foi ? On ne conçoit pas un village valaisan sans son église, placée au meilleur endroit, toujours coquette, souvent d'une noble ligne, avec son clocher de tuf et ses autels baroques, sur lesquels tous les saints du paradis, sculptés dans l'arolle et soigneusement dorés, prennent des poses ; sans son curé débonnaire, qui a une bonne cave, mais qui sait aussi quand il le faut,



tonner du haut de la chaire contre les excès de ses ouailles. Quand il crie un peu fort contre les abus du bal ou de l'auberge, quand il interpelle les rénitents qui s'obstinent à demeurer devant la porte de l'église, on l'écoute en maugréant ; on le critique à la sortie ; et pourtant, dans le fond de son cœur on lui donne raison. Chez nous, on aime à être secoué à l'église. C'est pourquoi l'éloquence académique n'a jamais fleuri sur cette terre, pas plus, du reste, que le jansénisme. Ah ! parlez-moi de ces harangues vigoureuses, à la manière de feu le curé de Cucugnan, qui vous empoignent leur homme par le fond des entrailles et le laissent rarement indifférent. On en dansera pas moins, le soir même, car on est libre et l'on n'aime point à être régenté. Et puis, que diable ! on a le sang chaud. Mais je vous gage que, dans la salle où l'on tourne, au son d'un mauvais gramophone, dans l'atmosphère étouffante de pinte enfumée, plus d'un mauvais garnement et plus d'une plantureuse fille, au rire sonore, ne se sentira point l'âme en repos. C'est qu'on a encore, en Valais, profondément le sens du péché. Quand on fait mal, c'est moins par entraînement que par volonté de mal faire. On pêche par amour du risque. On joue son salut éternel comme on joue sa vie sur les arêtes vertigineuses. Il ne viendrait jamais à l'idée du Valaisan de décorer son impiété d'un apparent moralisme, ni de dissimuler son dévergondage sous masque de vertu. Quand il fait mal, il a pris le parti du diable et il va jusqu'au bout. Mais, quand il a pris le parti de Dieu, soyez sûrs qu'il ne s'arrête pas en chemin : Matthieu Schinner bouleversa l'Europe pour restaurer la Sainte Eglise.

Chers Auditeurs, Chères Auditrices,

De ce « Vieux Pays », dont j'ai tâché de vous tailler le portrait en plein bois, vous retrouverez certainement la vision aimée aux Fêtes des vendanges qui se dérouleront samedi et dimanche prochain dans la vieille cité séduisante. D'autres vous donneront le détail de ces fêtes, qu'il me suffise d'avoir éveillé en vous le désir d'y prendre part. Et, avant de vous quitter, laissez-moi vous lire le texte que j'ai écrit à cette occasion pour une image populaire

du graveur Paul Boesch, à la gloire de saint Théodule, évêque de Sion, patron des vigneron.

## SAINT THEODULE, évêque de Sion patron des vigneron

**SAINT THEODULE** ou Théodore, missionnaire venu d'Orient, occupe à partir de l'an 349 le siège épiscopal d'Octodure, transféré plus tard à Sion. Il signe les Actes du Concile d'Aquilée ; relève les corps des Martyrs Thébéens et construit en leur honneur la première basilique d'Agaune. Voilà tout ce que savent du premier évêque du Valais les savants à lunettes. Mais dans les mazots du co-teau, que caresse le Rhône, le vigneron vous dira qu'en un temps de détresse son saint Patron pressa une grappe bien mûre sur des tonneaux vides et, d'un signe de croix, les remplit de vin généreux. Il vous dira qu'il fit apporter par le diable, à travers le col de St-Théodule, une cloche reçue du Pape et que le chant du coq marqua cette fois-ci la déroute de Satan. Il ajoutera tout bas que le Malin ne le lui a jamais pardonné, et que, depuis lors, le vignoble valaisan est chaque année l'enjeu de leur querelle.

### COMPLAINTÉ DE SAINT THEODULE

1

Si au printemps  
Ta vigne pousse  
Des jets trapus,  
Et si la fleur  
Nouée à point  
Echappe au gel ;  
Si le sulfate  
Pulvérisé,  
En temps voulu  
Sauve la feuille,  
Des parasites :  
C'est grâce au bon  
Saint Théodule.

2

Mais si les grappes  
Osent à peine  
Jaillir du cep ;  
Si la coulure  
Anéantit  
La floraison ;  
Si l'ennemi,  
Ver, mildiou,  
Phylloxéra  
Ou cochylis,  
Prend ta récolte :  
C'est l'œuvre au diable  
Assurément.

3

Si tu conduis  
A ton pressoir,  
O vigneron,  
Quand vient l'automne,  
Tine sur tine  
De ta vendange ;  
Si le moût tourne,  
A Saint Martin,  
Sans peine aucune  
Et donne un vin  
Clair et nerveux :  
C'est grâce au bon  
Saint Théodule.

4

Mais si le moût  
Est par trop lent  
A fermenter ;  
Si le tonneau  
Mal nettoyé  
S'aigrit ou coule ;  
Si le vin pique,  
S'il devient trouble  
Et que, par suite,  
Aucun marchand  
Ne te l'achète :  
C'est l'œuvre au diable  
Assurément.

5

Si, ayant bu  
Avec mesure,  
Ton cœur est gai,  
Mais reste pur ;  
Qu'amour s'ensuive  
Et accordailles,  
Et mariage,  
Et tous les ans  
Bel enfançon :  
C'est grâce au bon  
Saint Théodule.  
En son honneur  
Bois sans scrupule.

6

Mais si le vin,  
En tapinois,  
Monte à la tête  
Et qu'il provoque  
Entre voisins  
Rixe ou injures ;  
Que mort s'ensuive  
Et tribunal,  
Et déshonneur :  
C'est l'œuvre au diable  
Assurément.  
Croyez-moi bien,  
Gardez-vous-en.

Finhaut, le 18 septembre 1934.

Chanoine L. PONCET